

Mathias et les gens du voyage

Les gens du voyage n'aiment pas que leurs enfants partent en voyage sans eux. Les enfants du voyage ne viennent jamais en excursion, à la piscine, aux rencontres sportives, en classes transplantées, pour autant qu'on soit contraints d'emprunter le bus ou un autre moyen de transport collectif.

Antoine, élève d'un cours moyen parti vivre six jours de classe musicale, a donc passé la semaine avec nous, avec Mathias et Annabelle et Théo.

Petite consolation : il a reçu une carte postale de ses camarades, lui vantant les mérites du lieu et affirmant leurs regrets, sans doute sincères car Antoine est tout sauf agressif, de ne pas le voir parmi eux.

Le jeudi, il a suivi ma classe à la bibliothèque attendant à l'école où avait lieu une animation sur le thème des pirates. Le vendredi matin, la responsable de la bibliothèque vient me voir pour me demander de faire la lumière sur la disparition d'une petite clé, celle de la photocopieuse, intervenue juste après le passage de la classe. Moi qui croyais, qui espérais - après l'intermède «Annabelle» - en avoir fini avec ces empoisonnantes histoires de vols !!

Il est huit heures, ce vendredi matin, et nous tentons d'élucider l'affaire, réunis en Conseil extraordinaire auquel ne participe pas Antoine, occupé pour l'heure dans la classe d'adaptation, avec la maîtresse spécialisée. D'emblée, Mathias attaque : *«Moi je suis sûr que c'est Antoine parce qu'hier, quand on était à la bibliothèque, il arrêtait pas de regarder la clé de la photocopieuse et il m'a même dit qu'il aimerait bien l'avoir. Et puis après, j'ai vu la clé par terre.»*

Plus tard, je vais trouver Antoine et lui demande de m'accompagner dans le couloir. L'affaire est délicate car les gens du voyage, on le sait, n'ont pas le même rapport aux objets que les « gadjé », et s'ils n'ignorent pas que selon la justice de notre pays, qui est aussi le leur, le vol est un acte condamnable, la chose, au plan éthique, n'a pas la même importance. Le fait, grave et «pécher» pour nous, ne l'est pour eux que lorsqu'il s'accompagne d'un dévoilement public. C'est pourquoi j'assure Antoine que s'il rend la clé qu'il a prise (bien peser ses mots) sur la photocopieuse, laquelle clé ne peut lui être d'aucune utilité car elle n'ouvre aucune porte, aucun coffre, aucun savoir (même symbolique puisqu'il ne s'agirait que d'en dupliquer un autre préexistant), nul autre que moi ne le saura, ce qui permettra d'éviter les lazzis des enfants et la punition du père. Après avoir mollement nié : *«C'est pas moi, maîtresse»*, Antoine dit qu'elle est chez lui, dans la caravane et qu'il la rapportera cet après-midi. Je suis si contente de voir une affaire aussi rapidement réglée que je l'embrasserais bien. Je refrène mon élan et recueillerai la clé l'après-midi même, en promettant à Antoine qui le demande, de n'en rien dire à son père. (Précision : ce même père a lui-même dérobé une demi-douzaine de bouteilles de Champagne qui prenaient le frais sur le bord d'une fenêtre de salle de classe, un soir de fête entre collègues aux alentours de Noël ! Mais, dans l'obscurité, il n'avait réussi à ne se faire voir que de Mathias, celui-là même dont il va être à nouveau question ici, mais dont la parole, si souvent sujette à caution, n'avait pas eu alors l'autorité suffisante.)

Mais Antoine et Mathias qui ne se séparent pas, sont aussi ennemis jurés. Le jour suivant, Mathias refuse de descendre avec les autres à 16 heures. *«Le père d'Antoine m'attend à la sortie, dit-il, je suis sûr qu'il veut me tabasser.»* Par la fenêtre, je l'aperçois en effet discutant aimablement avec le sien propre. *«Je veux bien descendre avec toi, mais explique-moi d'abord pourquoi. Qu'est-ce que tu lui as fait ?»* Mathias hésite, il bafouille quelques mots inaudibles. Quoi qu'il en soit, je ne peux laisser le gamin se faire corriger physiquement par un adulte et je descends avec lui. Je n'en mène pas large car je me suis déjà fait injurier par l'un des deux de la plus verte manière. Mais j'approche en souriant : *«Bonjour messieurs.»*

- Bonjour madame.
- (au père d'Antoine) *Mathias me dit que vous l'attendez pour lui flanquer une raclée. Mais je lui ai affirmé qu'un adulte ne tape pas un enfant comme ça, dans la rue, n'est-ce pas ?*
- Non, non »

Entre temps, Mathias a filé au plus vite sur son vélo, ignorant les deux pères, qui, changement brutal de ton, s'en prennent maintenant l'un à l'autre. Je tourne les talons, pas fâchée qu'ils règlent sans moi leurs histoires de familles. Qu'ils s'arrangent « entre hommes » !

Martine
juin 2002

La chronique de Martine, notamment celle de février-mars «*Il était une fois Mathias*» puis surtout celle d'avril-mai «*Y'a pas que Mathias ou deux jours dans une école difficile*», semble avoir avoir tout particulièrement retenu l'intérêt de nombre de lecteurs de notre bulletin.

Voici deux lettres reçues à ce sujet :

de Martine VORBURGER,
Eguisheim (Haut-Rhin) :

Un grand MERCI à Martine Boncourt pour son témoignage.

Je suis titulaire de l'Éducation nationale seulement depuis 3 ans. Inutile de dire que j'ai eu des moments de découragements et me demandais si tous les saints pédagogues ne m'avaient pas abandonnée.

Cette année, je travaille en ZEP et je n'ai jamais de classe entière à gérer. Je travaille en soutien avec des petits groupes d'élèves, ou pour certaines activités je prends un demi-groupe classe. Dans cet établissement en Zep, certaines classes ont également des effectifs importants (28 élèves) avec des "cas" très difficiles. Les cas les plus difficiles sont ceux qui relèvent du comportement : perturbateur, refus de travailler, violence... Ces mêmes enfants ont souvent également des difficultés au niveau des apprentissages.

Je me suis aperçue que le soutien que j'assure ne s'adresse pas qu'aux élèves, mais que cela permet aussi aux enseignants d'avoir un échange avec une autre personne sur leurs "cas" difficiles, cela permet de temps en temps de soulager l'effectif de la classe et de mener des travaux en petits groupes. Comme pour Martine Boncourt avec Théo, il suffit de "sortir" un élève de la classe pour qu'une ambiance de travail puisse se mettre en place. Avec l'équipe Rased dont mon école bénéficie, nous essayons de mener des actions pour ces enfants difficiles ; il ne suffit bien sûr pas de les sortir de la classe mais de leur apprendre à y trouver une place.

Concernant ma pratique professionnelle, je souhaite simplement souligner que les enfants que je suis ont souvent énormément de difficultés cumulées, les progrès sont très lents et je me pose beaucoup de questions sur ma pratique : comment faire, pourquoi il ne comprend pas, pourquoi il ne retient pas, pourquoi il chahute,...

Après deux trimestres de suivi pour certains élèves, nous (les enseignants, le rééducateur et moi) commençons à remarquer des progrès, heureusement !!! Je tiens aussi à rappeler l'importance du travail en équipe : échanges de documents, de pratique, soutien (se remonter le moral), et simplement papoter de temps en temps (s'il reste un peu de temps...).

de Chantal NAY,
Vaulx-en-Velin (Rhône) qui s'adresse à Martine en ces termes :

Bonjour Martine, Nous nous sommes pas mal croisées dans les années 80 dans les rencontres nationales de l'ICEM. Juste pour dire que je ne suis pas vraiment débutante, ni en Pédagogie Freinet, ni en pédagogie tout court. Mais qu'on ne vienne pas non plus évoquer les ravages de l'âge ou de je ne sais quelle usure ! Mes jeunes collègues sont aussi abattus que moi à certaines heures.

C'est peu dire que tes deux articles parus dans C.P.E., en janvier et en mars, m'ont intéressée. J'ai

été complètement interloquée par la similitude de ce que nous vivons à tel point que j'aurai pu écrire ces chroniques, sauf que je n'ai pas ton talent de conteuse.

J'ai tout reconnu.

D'abord les gamins.

Nous aussi on a notre «*trop petit*», notre «*trop grand*», notre «*trop gros*», nos «*trop vieux*» (arrivés dans l'école en cours de scolarité avec plusieurs années de redoublement, au mépris de la législation en vigueur), nos «*trop mûrs*», nos «*trop bébés*» (c'est souvent les mêmes), nos «*trop battus*», nos «*pas assez éduqués*» (c'est souvent les mêmes aussi), nos «*déjà cabossés*» par de grosses misères ou de vrais drames.

Et les effectifs :

CM2 à 27, CM1 à 30, CE2 à 27 (et pourtant, on est classé «ZEP», «REP», «difficile», «à risques» et je ne sais quoi encore !)

Et même l'épidémie qui nous a permis de vivre «normalement» pendant quelques jours.

Et le même sentiment d'impuissance ; les mêmes questions angoissantes. Et pourtant, nous aussi, on bosse en équipe (mais comment font ceux qui sont seuls ?), on a les techniques Freinet, et même l'esprit, tant qu'on y est !

Et la même sensation en fin de journée d'avoir tenu en force, si bien qu'on en oublie les deux tiers de gamins, qui heureusement grâce à la cohésion des relations dans le groupe font contre-pouvoir et permettent que ce soit tenable malgré tout.

On pourrait juste rajouter :

Le «turn-over» (5 élèves arrivés au CM2, entre octobre et mars, et chaque fois l'équilibre déjà fragile est à reconstruire !)

Et l'absence d'aide extérieure : la psychologue est présente sur le groupe scolaire (4 classes maternelles et 6 classes primaires) une 1/2 journée par semaine à partir de novembre (avant elle s'organise), quand elle n'a pas de réunion ce jour-là (dont les CCPE) et quand elle n'est pas malade (puisqu'elle n'est pas remplacée, bien sûr).

Alors voilà, merci Martine, pour avoir si bien exprimé mon désarroi. Je sais que le mois et demi qui me sépare de la fin de l'année va être long, mais je penserai à toi, à quelques centaines de kilomètres d'ici.

mai 2002

Relisant ce texte un mois plus tard

Chantal ajoute :

Je me dis qu'il y manque ce qui fait que nous continuons avec passion : les apaisements, les réconciliations, la confiance qui revient, la complicité qui s'installe, les avancées à peine mesurables, l'étonnement sans cesse renouvelé pour cette sensibilité d'enfants parfois exprimée (la mère d'un de mes élèves vient de se suicider et les écrits des autres à son égard m'ont bouleversée).

Alors, à l'année prochaine ?

juin 2002

